

LES REPROUVES

PREMIERE PARTIE

Il poussa un gémissement.

« Parti ! murmura-t-il, parti ! Tout ce qu'il y a de plus parti ! »

Il rejoignit sa voiture et se fit conduire à l'établissement de M. Hogson, épiciers en gros, propriétaire de la seule boutique du village de Lisford.

Là, M. Carter apprit qu'on lui avait remis la clef de Vert-Cottage le soir de ce même jour où il avait vu Joseph Wilmot assis dans le petit salon.

« Oui, monsieur, dit M. Hogson, c'est le soir d'avant-hier qu'une jeune fille, le visage enveloppé d'un mouchoir et vêtue très simplement, descendit d'une voiture à ma porte et me dit : « Voudriez-vous être assez aimable pour vous charger de la clef qui voici, et pour montrer le cottage à toute personne qui voudrait le visiter, bien entendu on vous dédommagera de la peine que vous prendrez ? Parce que, voyez-vous, mon maître va quitter le pays pour quelque temps, parce qu'il a son fils qui est revenu de l'Inde et s'est marié et établi dans le Devonshire ; il va aller passer quelque temps chez lui, parce que, voyez-vous, il y a longtemps qu'il ne l'a vu. » Cette jeune fille était très polie, et il faut vous dire que les gens de Vert Cottage, les anciens comme les nouveaux, étaient d'excellents pratiques pour nous, et, comme vous pensez, j'ai pris la clef pour leur rendre service autant que possible. Si monsieur veut visiter le cottage ?... »

— Vous êtes bien bon, dit M. Carter d'un ton quasi dolent, je vous remercie, mais pas ce soir. A quelle heure, s'il vous plaît, la voiture s'est-elle arrêtée devant votre porte ?

— Entre sept et huit.

— Entre sept et huit. Juste à temps pour prendre le train-poste venant de Rugby. Dites-moi, était-ce une voiture de la *Rose et la Couronne* ?

— Oui, monsieur, c'était une voiture de Lisford, ça j'en suis sûr parce que c'était Tim Baling qui conduisait et il me souhaila le bonsoir. »

M. Carter quitta l'épiciers de Lisford et courut à la *Rose et la Couronne* où il trouva l'homme qui l'avait conduit à la station de Shorncliffe. L'homme lui apprit que la même jeune fille était venue le soir comme elle avait déjà fait le matin, et qu'il avait conduit un gentleman qui boitait comme le premier et dont le visage était également enveloppé. Il l'avait conduit non pas à la station de Shorncliffe, mais bien à la station du Petit-Petherington, situé à six milles de Shorncliffe. Là le gentleman et la jeune femme qui l'accompagnait étaient montés dans une voiture de deuxième classe du train-omnibus pour Rugby. Le gentleman avait dit en riant que la jeune fille était sa servante et qu'il allait à la ville avec elle pour l'épouser.

« C'était un gentleman très bien élevé, ajouta le cocher, et généreux comme on en rencontre peu. »

— Cela ne m'étonne pas, murmura M. Carter.

Il donna un shilling à l'homme pour prix de ses renseignements et reprit la voiture qui l'avait amené à la station. Il était près de sept heures du soir. Joseph Wilmot avait donc quarante-huit heures d'avance sur lui. L'agent était complètement découragé.

Il gagna Londres par le même train qui, vraisemblablement, avait conduit Joseph Wilmot deux nuits auparavant et arrivé à la gare d'Euston, il employa sa nuit et la journée du lendemain à chercher la trace de son homme. Mais Joseph Wilmot n'était qu'une goutte d'eau dans l'océan de Londres. Le train qu'il avait dû prendre était un train omnibus venant du nord. Une demi-douzaine de gens boiteux accompagnés d'autant de jeunes personnes auraient pu passer inaperçus dans la foule et au milieu du brouhaha de la gare d'arrivée.

M. Carter questionna les surveillants, les receveurs des facteurs, les cochers, mais personne parmi ces gens ne put lui fournir le plus petit renseignement. Au désespoir il gagna Scotland-Yard et raconta sa déconiture à ses chefs.

« Il n'y a plus qu'un seul moyen de le prendre, dit-il, et c'est par les diamants. D'après ce que j'ai pu savoir il n'avait pas d'argent sur lui et il a dû convertir quelques-uns de ces bijoux en espèces. »

Le lendemain l'avertissement suivant parut dans le supplément du *Times*.

« Aux prêteurs sur gages et autres. Une bonne récompense sera donnée à toute personne qui fournira des renseignements pouvant amener la capture d'un homme de haute taille, boiteux, qu'on sait possesseur d'une grande quantité de diamants non montés et qui a dû, selon toutes probabilités, chercher à s'en débarrasser. »

Aucune réponse ne fut faite à cet avis.

« Ils sont trop fins pour se laisser prendre à cela, monsieur, fit remarquer à M. Carter un des fonctionnaires de Scotland-Yard. »

— Quel que soit celui à qui Joseph Wilmot a vendu ses diamants, il a dû faire un excellent marché et il n'y renoncera pas volontiers. Les prêteurs sur gage et autres, prennent notre avis pour un piège, soyez-en certain. »

LXIII

SÉPARATION DES FRÈRES DE LAIT

Lord Haughton était à la mort. Les médecins qui le soignaient, les graves docteurs de Londres et de Birmingham qui se consultaient journellement dans un des vieux salons de Jocelyn's Rock, n'avaient plus aucun espoir. Ils prévirent Laure de s'attendre à une catastrophe. Son mari était perdu, et, lui dirent les médecins, l'événement était depuis longtemps prévu.

Elle reçut ces tristes nouvelles avec beaucoup de calme. Les médecins virent avec étonnement son visage pâle rester impassible et ses yeux secs.

Ce qui allait arriver était préférable, pensait elle. Quelle existence pouvait mener sur terre ce pauvre être coupable dont l'existence était empoisonnée à tout jamais par le remords d'un crime, auquel il était resté étranger de parole et d'action, mais dont le consentement tacite qu'il y avait donné avait stigmatisé son âme de toute la noirceur du crime d'homicide.

« Oh ! mon Dieu !... » s'écriait Laure dans ses heures d'angoisses solitaires ; oh ! mon Dieu ! quelle horrible chose pour moi qui l'aime tant de désirer le voir mourir ! »

Nuit et jour elle veilla au chevet du mourant se retirant quelques instants pour se reposer sur un canapé dans une chambre voisine. Philippe Jocelyn voulut se défendre de cette assiduité, mais Laure lui répondit en mettant sa douce main sur ses lèvres et en le suppliant de ne pas parler ainsi.

« Laissez-moi vous soigner, Philippe, disait Laure, je suis heureuse près de vous. »

Ils étaient seuls lorsque Laure prononça ses mots, tout à fait seuls, et l'état du comte semblait présenter un peu d'amélioration. Laure était assise sur une chaise basse à côté du lit, et le brillant soleil printanier inondait la chambre de ses rayons.

« Tu es heureuse avec moi ! s'écria Philippe Jocelyn d'une voix faible et tremblante, en regardant sa

femme avec surprise, tu es heureuse avec moi, Laure et cependant... »

— Et cependant, je sais tout, Philippe, répondit Laure d'une voix basse et émue. Je sais tout. Je n'ajoutais pas foi à ce que disait cet homme, et cependant... cependant je pensais qu'il n'oserait pas porter une accusation semblable si elle n'avait pas quelque fondement. Mais j'en appris davantage ; j'ai entendu ce malheureux jeune homme, Humphrey Melvold, raconter à sa mère l'horrible histoire qui arriva la veille de mon mariage. J'ai entendu ce récit, Philippe, j'ai appris comment vous vous êtes laissé tenter par le dévouement de ce malheureux ; comment lui, pauvre ignorant, se laissa entraîner par l'amour qu'il a pour vous. Ce crime est bien horrible, bien repoussant, bien cruel ; mais, ô mon ami ! à tout péché miséricorde ; Dieu n'a-t-il pas dit que si sanglants que soient nos péchés sa bonté peut les rendre blancs comme neige ? »

La voix de la jeune femme trembla ; elle éclata en sanglots et se cacha le visage dans un des oreillers sur lequel se soutenait le malade. Philippe demeura silencieux, mais de grosses larmes roulaient sur ses joues amaigries. Pour la première fois depuis l'arrivée d'Agathe à Jocelyn's Rock, la glace de ce caractère indomptable se rompit sous l'influence de ces sombres paroles et le coupable pleura. Il pleura pour la première fois et il ressentit dans son cœur moins d'angoisse et plus de calme qu'il n'en avait éprouvé depuis la nuit fatale.

« Et tu peux m'aimer encore, Laure ? dit Philippe Jocelyn après un long silence, silence pendant lequel ces deux cœurs saignants battirent à l'unisson, soutenus à cette heure d'épreuve par la grande puissance d'une affection mutuelle. Tu peux m'aimer encore malgré tout ? »

— Oui, ami, plus que je ne t'ai jamais aimé, car tu as plus que jamais besoin de mon amour. A quoi servirait donc l'amour d'une femme pour son mari, s'il diminuait au moment où il est le plus nécessaire. Je t'aime, Philippe, et maintenant je sais ce que c'est que l'amour, combien il est indiscutable et peu raisonnable. Malgré tout ce que j'ai souffert, il a survécu dans mon cœur, immuable, infini. Crois à mon amour autant qu'à la miséricorde divine ! »

La jeune femme resta au chevet de son mari, lui parlant et lui faisant la lecture. Elle lui lisait des passages des saintes Écritures qui promettaient miséricorde au pécheur, qui offraient au cœur repentant le séduisant espoir de la rédemption. Insensiblement le sommeil gagna Philippe, épuisé par les émotions de cette longue entrevue, et Laure dormit aussi dans le fauteuil placé au chevet du lit, jusqu'au moment où la fidèle Elisabeth Madden vint la réveiller à une heure avancée et lui apporter une tasse de thé très fort.

Une lampe garnie d'un abat-jour brûlait sur la table à quelque distance du lit, lorsque Laure s'éveilla. Un grand feu flambant dans la cheminée donnait à la chambre du malade une apparence de gaieté et de confort.

« Jamais de ma vie, dit la suivante, je n'ai vu deux créatures avoir l'air aussi désolé que votre mari et vous quand je suis entrée dans cette chambre dont le feu était quasi éteint, où il n'y avait pas de lumière et où votre robe blanche vous donnait l'air d'un fantôme assis au chevet du pauvre lord Haughton. Mais heureusement que je suis là et que j'ai arrangé tout cela convenablement sans faire de bruit, et maintenant miss Laure, prenez votre thé comme une bonne chrétienne. »

Jamais Elisabeth Madden n'avait appelé sa jeune maîtresse que miss Laure dans la conversation familière. Elle avait été d'un grand secours à la comtesse dans cette heure d'épreuve terrible, quoiqu'elle fût loin de se douter de l'existence du secret épouvantable qui fournissait un aliment toujours nouveau au désespoir naturel qui accablait Laure.

A une heure avancée de la nuit, Philippe Jocelyn se réveilla soudain d'un sommeil qui avait paru étrangement paisible.

« Je veux voir Humphrey !... dit-il. Je veux voir mon frère de lait. Il faut que je le voie. »

Quoiqu'il fût onze heures passées, on envoya un domestique prévenir le garde-chasse, et moins d'un quart d'heure après les pas pesants du jeune homme résonnèrent dans la chambre voisine et l'instant suivant Humphrey entra dans la chambre du malade. Sa chevelure, négligée et en désordre, tombaient en masses confuses sur son front, ses yeux étaient injectés de sang et son visage pâle avait une expression étrange. Il avait bu cette nuit-là comme presque toutes les nuits, depuis la mort d'Agathe Jocelyn, et il venait à peine de quitter le cabaret quand le messager, envoyé de Jocelyn's-Rock, arriva au cottage de Marguerite Melvold.

Mais en voyant son frère de lait, Humphrey se dégrisa immédiatement. Il s'approcha du lit et se mit à genoux les bras croisés sur le couvre-pieds de soie.

« Oh ! mon maître, s'écria-t-il, maître Philippe, qu'il y a bien longtemps je prenais pour mon frère, à l'époque où, enfants tous les deux, nous courions les bois pour cueillir les noisettes. Oh ! mon cher maître Philippe, moi qui t'aime tant, je t'ai pourtant amené là. C'est moi et ma méchanceté qui sommes venus faire tache dans ta vie ; oh ! mon maître Philippe ; et pourtant, Dieu sait que j'aurais donné avec bonheur ma vie pour toi. Mais mon maître chéri, j'ai été un misérable, et j'ai fait mourir celui que j'aime le plus au monde.

— Non... non ! s'écria le comte d'Haughton se dressant sur son séant et posant sa main amaigrie sur les mains crispées du garde-chasse ; non, Humphrey, c'est mon péché, ma faute qui m'a amené là. Je t'ai envoyé chercher pour te dire cela. Que tout le poids de cette faute retombe sur moi. Je me suis repenti, Humphrey ; un ange, un ange sous une forme humaine, m'a fait entendre de saintes paroles de consolation. Je me suis repenti de ma mauvaise action ; j'ai prié, Humphrey, j'ai prié pour toi autant que pour moi ; et il est descendu tant de paix en moi, une paix si divine ; que j'y ai vu un ange de la miséricorde de Dieu. Et toi aussi, Humphrey tu te repentiras. Jure-le-moi par ce dévouement qui nous a été si fatale. Promets que tu te repentiras, et que, comme moi, tu chercheras la rédemption dans la prière. Ton existence ne sera plus pénible ; ma femme, qui est l'ange du pardon et de l'amour patient, veillera à ce que le besoin ou la pauvreté te soient inconnus. Et maintenant, adieu, mon vieil ami ; adieu, mon frère de lait. Je vais prier Dieu que nous puissions nous rencontrer, purifiés de nos crimes, dans un monde meilleur. Adieu ! »

Les faibles doigts du malade pressèrent les mains calleuses de son frère de lait. Un torrent de larmes brûlantes inonda ses doigts amaigris. Le garde-chasse sanglotait à haute voix et ses sanglots ébranlaient sa robuste poitrine.

Laure s'empressa de mettre fin à cette pénible entrevue. Elle toucha l'épaule d'Humphrey agenouillé près du lit, et lui fit signe de quitter la chambre.

Il obéit sans résistance. Les mains sur son visage il se dirigea lentement vers la porte ; mais, arrivé là, il se retourna, et s'adressant à Laure :

« Tout cela était pour vous, madame, dit-il ; c'est pour vous que tout cela s'est passé ainsi. Aimez-le bien à cause de cela ; aimez-le bien, madame ! »

Il se détourna après ces mots et ferma la porte aussi doucement, que l'eût pu faire la garde-malade la plus tentative.

Cette nuit-là, pour la première fois, Philippe Jocelyn parla à Laure de son enfant, du petit garçon disparu, qu'il avait pleuré sincèrement pendant longtemps jusqu'au jour où son chagrin s'était effacé dans les rayons resplendissants de son nouvel amour.

« Oh ! Laure, s'écria-t-il, il faut que je le voie ; il faut que je voie cet enfant avant de mourir ; il faut que je le reconnaisse ; il faut que je lui rende ses droits ! Je sais bien que vous l'aimez et protégerez, Laure ; mais il faut que je le reconnaisse avant ma mort. Un imposteur pourrait abuser de votre crédulité si je mourais sans l'avoir reconnu. J'ai fait taquer sur ses bras les lettres G. J. et une couronne de comte. Mais le premier coquin venu peut imiter ces signes du misérable qui lui plaira de substituer à mon fils. Et cependant, Laure, il y a un moyen par lequel

vous pourrez reconnaître l'enfant. Au mois d'août dernier, alors que j'étais très pauvre, sans un sou, mourant de faim... (vous me regarderez avec étonnement, Laure ; mais vous vous étonneriez davantage si vous connaissiez mon étrange histoire ;) au mois d'août dernier, comme je battais le pavé de Londres, je vendis un portrait, un portrait de mon fils à un prêteur sur gage de Caslope-Street dans Saint-Giles. Vous rappellerez-vous le nom de cette rue ? Oui, oui, vous n'oublierez pas, je le sais, et vous retrouverez mon fils. John Lovel vous aidera dans cette tâche. Il faut retrouver cet enfant, n'oubliez pas cela. Il faut que je le voie et que je le reconnaisse pour mon héritier, avant de mourir. Ecrivez, ma chère amie, écrivez sans retard à John Lovel. C'est un vieillard habile. Je sais qu'il est bien tard pour l'envoyer chercher ; mais j'ai si peu de temps, Laure, si peu de temps à vivre. Il faut que j'embrasse cet enfant avant de mourir ! »

Philippe Jocelyn retomba épuisé sur son oreiller. Les émotions multiples de cette journée l'avaient beaucoup fatigué de corps et d'esprit. Le délire s'empara de lui et ses paroles s'en ressentirent. Tous les événements de sa vie passée se pressaient, s'enchevêtraient et se confondaient dans sa tête. Tantôt il se voyait sans un penny, errant dans les rues de Londres ; tantôt il entonnait le refrain de quelque chanson à boire qui lui était familière à l'époque où il s'asseyait à la table splendidement servie de son père ; l'instant d'après, il répétait les cris des spectateurs au moment de la catastrophe de son cousin, et qui d'un seul coup lui avait donné sa fortune.

Le valet de chambre du comte apporta une eau sédative pour rafraîchir le front de son maître ; mais Laure ne voulut pas souffrir que son bien-aimé malade reçût des soins mercenaires. Elle-même rafraîchi son front brûlant ; elle-même porta à ses lèvres desséchées par la fièvre une boisson adoucissante et réparatrice.

Puis lorsque le délire cessa, et que Philippe tomba enfin dans un sommeil paisible, Laure ouvrit un bûvard éclairé par la lampe placée sur la table voisine de la cheminée, et elle écrivit à John Lovel, lui disant tout ce que son mari lui avait appris relativement à l'enfant disparu, et le suppliant de mettre en œuvre tous les moyens possibles pour le retrouver immédiatement, puisque malheureusement les jours de lord Haughton étaient comptés. Il était près de deux heures du matin quand la comtesse cacheta cette lettre et la remit au valet de chambre de Philippe Jocelyn.

« C'est une question de vie et de mort, dit-elle. Réveillez un des palefreniers, et dites-lui de partir immédiatement pour Shorncliffe avec cette lettre. »

LXIV

MORT DE PHILIPPE JOCELYN

Arthur Lovel était revenu à Shorncliffe quelques heures seulement avant la lettre de Laure, qui vint arracher son père au sommeil. Arthur était revenu après une recherche infructueuse du fils de Philippe n'ayant pour se guider qu'une photographie effacée et les quelques renseignements insignifiants qu'avait pu lui fournir le vieux sculpteur. Arthur était revenu à Shorncliffe dans l'intention de voir lord Haughton et d'obtenir de lui des renseignements plus complets qui pussent amener la découverte de l'enfant. Quelques heures après qu'il se fut jeté sur son lit pour prendre quelque repos, fatigué, épuisé et découragé, la nuit même de son retour, le jeune homme fut réveillé par la voix de son père à la porte de sa chambre.

« J'ai été réveillé par un express de lady Haughton, dit M. Lovel. Descendez à mon cabinet, Arthur, j'ai besoin de vous dans cette affaire.

— Me voici, mon père, » répondit aussitôt le jeune avocat.

Où ne serait-il pas allé pour l'amour de Laure Jocelyn ?

Il s'habilla rapidement et descendit chez son père. L'avocat, vêtu de sa robe de chambre et de ses pantoufles, étudiait le contenu de la lettre de Laure à la

lueur d'une lampe de bureau. Il passa cette lettre à Arthur.

« Que faut-il faire ? demanda-t-il quand le jeune homme eut lu cette lettre navrante.

— A tout prix il faut trouver cet enfant. Il faut le trouver à temps pour qu'il puisse être reconnu par son père. Lord Haughton est perdu, à ce que je vois. Est-il vraiment si bas ?

— Oui, il est perdu sans espoir. J'ai vu hier Bertel de Birmingham, et il m'a dit que la comtesse elle-même s'attend au fatal événement.

— Père, il faut retrouver l'enfant. Je vais me rendre immédiatement à la gare, éveiller l'employé du télégraphe et envoyer une dépêche à Printing-House-Square. Il faut qu'il y ait une annonce relative à l'enfant disparu dans le *Times* de demain matin.

— Mais il est bientôt trois heures.

— Je le sais. Nous pouvons encore arriver à temps. Avant quatre heures, ma dépêche peut être rendue au bureau du « *Times*. »

Arthur Lovel s'assit au bureau, prit une plume et écrivit une annonce offrant cent livres de récompense à qui amènerait Georges Jocelyn. Il donna une description détaillée des signes distinctifs de l'enfant et du tatouage qu'il avait sur le bras.

Il expédia cette dépêche à Londres par le télégraphe. A l'avertissement il ajouta une prière pressante pour qu'il fût immédiatement inséré, disant qu'il s'agissait d'une question de vie ou de mort.

Ceci fait, au grand ennui d'un employé très endormi qui se trouva excessivement contrarié d'être arraché à son sommeil pour déchiffrer une longue dépêche relative à un enfant blond, aux yeux bleus, avec des initiales et une couronne gravée sur son bras ; ceci fait, Arthur Lovel courut à une imprimerie sur la place du marché de Shorncliffe, où il rencontra encore plus de somnolence et de mauvaise humeur chez un épais imprimeur, à qui il fit composer et tirer à cent exemplaires le même avis qui devait paraître dans le journal du matin.

Il faisait jour quand ces affiches furent prêtes, et, sans s'arrêter pour se reposer et pour se rafraîchir, Arthur Lovel courut au chemin de fer, portant sous le bras les affiches en question. Il prit son billet pour Londres et quitta Shorncliffe par un train-poste.

A neuf, il descendit à la gare d'Euston, et se fit conduire immédiatement à un bureau de police, d'où il vit partir dans différentes directions des hommes chargés de distribuer ses bulletins, pendant que dans une imprimerie voisine il s'en imprimait un millier, sur le même modèle.

Alors, et alors seulement, le jeune homme respira, et il eut le plaisir de lire son propre avis en tête de la seconde colonne du supplément du *Times*, tout en attendant son déjeuner dans le restaurant d'un hôtel situé dans Euston-Square.

(A suivre)

NOUVEAU FEUILLETON

Dans un prochain numéro, nous commencerons un court feuilleton d'un puissant intérêt. Il sera intitulé :

Une Erreur Judiciaire

et vient d'être écrit par un des plus grands romanciers de notre temps. Nos lecteurs seront enchantés de cette primeure.

CHOSSES ET AUTRES

—Le chemin de fer du Grand-Tronc a été ouvert au public le 12 novembre 1856.

HISTOIRE AUTHENTIQUE

Voici une histoire courte, mais bonne : Le *Baume Rhumal* est le remède par excellence contre les affections de la gorge et des poumons.

—Le premier Juif, élu député en Angleterre, siégeait au parlement de Londres en 1858.

LA GUERRE... LA GUERRE...

En guerre contre la toux, le rhume, la bronchite. Le *Baume Rhumal* est une arme terrible contre tous ces gens-là.

—A Paris, les buanderies se servent de ballons comme corde à linge qu'ils envoient à une distance de 100 pieds dans l'air.

FRAICHES COULEURS

La jeune fille perd ses belles couleurs de ses joues parce que son sang est appauvri et impur. Les PILULES de LONGUE VIE du CHIMISTE BONARD lui rendront ses fraîches couleurs.

—Le 11 octobre 1899, le sénateur Allen, de Nebraska, a fait un discours de 14 heures et trois quart, au Sénat des Etats-Unis.

LE VOULEZ-VOUS ?

Voulez-vous guérir votre rhume ? Employez le *Baume Rhumal*, le seul remède véritablement efficace.

—En Russie, les policiers sont obligés de porter continuellement un petit tambour qu'ils frappent en faisant leur tournée. Il en est ainsi pour les aveugles qui se promènent sur la rue.

CERTIFICAT D'UN MEDECIN BIEN CONNU DE MONTREAL

Messieurs les propriétaires du Vin des Carmes, Québec.

Messieurs,

Ayant essayé le Vin des Carmes pour ma clientèle, je ne puis que le recommander hautement comme un apéritif et un tonique général. Veuillez s'il vous plaît me croire.

Votre etc,

DR. A. DAVID,

3674 rue Notre-Dame, Montréal.

—Il a été expédié du Yukon, depuis le commencement de la saison de l'or, pour une valeur de 35 millions de dollars.

CURE CERTAINE DE LA CONSOMPTION

Le succès remarquable de la cure de la consommation des Indes Orientales du Dr Stevens—le Cannabis Sativa Remedy—et l'augmentation constante du volume des affaires a forcé les propriétaires à se procurer un local plus spacieux pouvant permettre de répondre plus facilement aux besoins des patients. Une suite de pièces sont maintenant occupées dans le Powers Block à Rochester où les médecins sont plus en mesure pour traiter les patients et les conseiller personnellement ou par correspondance. La recette qui a été tant annoncée durant les vingt dernières années, peut encore être obtenue gratuitement par tous ceux qui écrivent à W.-A. Noyes, 847, Powers Block, Rochester, N. Y.

Cook's Cotton Root Compound

Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sir, efficace. Messieurs, demandez à votre Pharmacien le Cook's Cotton Root Compound. N'ayez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 a boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.

—Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

HOMMES FAIBLES

Nous vous offrons gratuitement l'essai d'un remède qui vous rendra la force, la vigueur et la santé.

Quoi de plus pénible que d'être à l'âge de la force, et souffrir d'un mal qui nous épuise jusqu'au bord du tombeau; de savoir que cet épuisement est provoqué par un appauvrissement du sang, une débilité générale, et d'ignorer en même temps qu'il existe un remède souverain qui peut nous rendre vigoureux et dans la pleine jouissance de toutes nos facultés dans un laps de temps relativement très court. C'est cette merveille qu'accomplit depuis longtemps déjà l'incomparable préparation qui porte le nom de

Pilules de Longue Vie (Bonard).

Voici deux personnes qui comprennent ce que nous voulons dire. Pendant des années, elles ont essayé de toutes façons de regagner les forces perdues, et n'y sont parvenues qu'après avoir fait usage des **Pilules de Longue Vie (Bonard)**. Voici ce qu'elles écrivent :



M. JULES GINGRAS.

La Cie Médicale Franco-Coloniale.

Messieurs,—Je ne savais pas quel était mon mal; je souffrais presque continuellement et j'éprouvais un dégoût profond pour le travail. Les remèdes encombraient ma chambre; j'avais essayé potions sur potions, et les prescriptions de médecins suffisaient à remplir mon cerveau. Et tout cela ne me faisait aucun bien. Je sentais que si l'anémie me tenait dans ses griffes, à moins d'un remède efficace, ma vie ne se prolongerait pas beaucoup. Je résolus un beau jour d'essayer les **Pilules de Longue Vie**. J'étais maigre à faire peur et, je souffrais toujours d'angoisse et de douleur.

Un bien sensible ne tarda pas à se produire après avoir pris quelques pilules seulement, et, enhardi par ce premier succès, je continuai le traitement, si bien que maintenant je suis fort au lieu d'être faible, presque gras au lieu d'être un squelette, vigoureux et plein d'espoir dans l'avenir qui s'ouvre brillant de promesses devant moi. C'est une jeunesse nouvelle dans laquelle j'entre et ce bel avenir de santé, je tiens à le dire ici, c'est aux merveilleuses **Pilules de Longue Vie** et à rien autre chose que je le dois. Je prends encore des pilules et je ne me suis jamais senti mieux.

JULES GINGRAS,

403, rue Saint-Denis, Montréal.

La Cie Médicale Franco-Coloniale.

Messieurs,—Je me fais un véritable plaisir, en même temps qu'un devoir, de vous témoigner ma plus vive reconnaissance pour le résultat étonnant que m'a donné l'essai des **Pilules de Longue Vie**. Vous pouvez m'en croire, messieurs, lorsque j'ai commencé à prendre vos pilules, j'étais dans un état de débilité complet; et j'ai constaté qu'après la troisième boîte un changement considérable s'était opéré dans mon état. Certes, au début, je n'ajoutais pas grand confiance à ce remède, pas plus qu'à bon nombre d'autres que j'employai sans résultat. Mais, en présence du bien-être que j'ai ressenti après en avoir employé quelques boîtes seulement, je suis heureux de déclarer que cette médecine est la seule capable de rendre au sang la force et la vigueur dépensées par la maladie.

En conséquence, je vous autorise à faire publier ces faits et vous permet d'en appeler à mon témoignage pour en assurer l'authenticité.

Recevez, messieurs, l'expression de mon plus profond respect.

LEON CASTER,

Professeur de musique,

1726, rue Ontario.

Montréal, 18 avril 1900.



M. LÉON CASTER.

Vous tous jeunes gens qui souffrez, suivez l'exemple qui vous est donné plus haut. Vous pouvez être guéri comme les autres. Faites l'essai de nos Pilules dont vous pouvez obtenir aujourd'hui un échantillon gratuit en nous envoyant votre adresse, ainsi qu'un timbre de 2 cts, ou en venant à nos bureaux, 202, rue St-Denis, où vous pourrez avoir les conseils de nos médecins sans qu'il vous en coûte un seul sou. Heures de consultations, de 9 a.m. à 6 hrs p.m.

Méfiez-vous de ces compagnies étrangères dont les annonces encombrant nos journaux, elles ne veulent que votre argent et ne vous donneront rien en retour. Nos médecins sont des hommes dont la réputation est bien connue, et ils vous donneront gratuitement les conseils nécessaires qui vous permettront de recouvrer votre santé et vos forces.

LA CIE MÉDICALE FRANCO-COLONIALE, 202, RUE ST-DENIS, MONTREAL.

Les Pilules de Longue Vie (Bonard) sont en vente dans toutes les pharmacies, à raison de 50 cents la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50.



NO. 8.



GRATIS Complet avec accessoires et instructions. Pose un portrait 2x2 pouces, et n'importe quelle personne peut en suivant les instructions apprendre à le faire fonctionner. Les accessoires comprennent 1 Camera, 1 boîte de plaques sèches, 1 paquet de Hypo, 1 châssis à imprimer, 1 plat à fixer, 1 paquet de papier argenté, 1 "set" de directions, 1 bain virage, 1 paquet de poudres à fixer, 1 paquet de papier rubis, 1 Camera et accessoires emballés avec soin et envoyés tous frais payés, aux personnes qui vendront seulement 10 épingles à cravates à 15c, chacune. Ces épingles sont très bien finies en or, de différents patrons et ornées de belles pierres imitation de Diamants, Rubis et Emeraude. Elles sont de bonne qualité, et pour cette raison, très faciles à vendre. Envoyez cette annonce, avec votre nom et votre adresse, et nous vous enverrons les épingles. Quand divins les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous expédierons votre Camera tous frais payés.

MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro quinze cent mes. Abonnements: Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

THE GEM PIN CO., Box 1503 Toronto.



Vin des Carmes !!

DOSE { UN PETIT VERRE A VIN } DOSE
AVANT LES REPAS.

Le Meilleur des Toniques.

TÉMOIGNAGE MÉDICAL

Encore une recommandation qui nous est adressée par un médecin bien connu dans le district de Québec.

CHARLEBOURG, 30 octobre 1900.

Je, soussigné, déclare avoir fait pendant plusieurs mois un essai loyal du Vin des Carmes dans des cas de dyspepsie accompagnée d'atonie des voies digestives, et que les résultats heureux que j'en ai obtenus ont été vraiment étonnants.

DR J.-E. GRONDIN.

A. TOUSSAINT & CIE, Québec.

HOSPICE SAINTE-ANNE

Sœur Marie-Anne de Jésus, supérieure de l'Hospice Sainte-Anne, à la Baie Saint-Paul (Charlevoix), écrivait en mars dernier à MM. Toussaint & Cie, rue Dalhousie, Québec.

Depuis l'automne dernier, nous faisons usage dans notre communauté de votre excellent Vin des Carmes, et les résultats obtenus nous ont donné entière satisfaction. Aussi je me fais un devoir de le recommander, comme un puissant tonique contre la faiblesse et l'anémie.

HOSPICE DE LA MISÉRICORDE

QUÉBEC, 31 octobre 1900

MM. A. TOUSSAINT & CIE, Québec.

Messieurs,

Je ne saurais vous faire assez de compliments pour votre Vin des Carmes. Ce bienfaisant tonique, déjà si connu, ne l'est pas encore suffisamment. Les propriétés qu'il réclame et que nous lui reconnaissons nous font regretter que son usage ne soit pas plus répandu dans les campagnes. Veuillez nous en envoyer une quantité égale à celle du dernier envoi.

HOSPICE DE LA MISÉRICORDE.

TRÈS PRÉCIEUX TÉMOIGNAGE

Hôtel-Dieu du Précieux Sang, Québec, 14 Septembre 1900.

Monsieur ARTHUR TOUSSAINT, Fabricant de Vins, Québec.

CHER MONSIEUR, — Quelques-unes de nos jeunes sœurs souffrant d'anémie, d'autres, de dyspepsie, et d'autres, de débilité générale, ont fait usage de votre Vin des Carmes; et je suis heureuse de pouvoir vous dire que chacune d'elles, après en avoir pris une seule bouteille éprouve, déjà une amélioration extraordinaire dans son état.

Avec une profonde et religieuse estime, j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble servante,

Sœur STE-BARBE, Supérieure.

KERRY, WATSON & CO.

LYMAN, KNOX & CO.

LYMAN, SONS & CO.

EVANS & SONS.

F. X. ST. CHARLES & CIE,

} Agents pour Montréal.

C. A. FRENCH,

Agent pour Sherbrooke et les environs.

A. TOUSSAINT & CIE,

Agents Généraux pour le Dominion, Québec.